

# LE QUARANTE-HUITARD

## par Jean Cassou

### I

#### LES QUARANTE-HUITARDS ET NOUS

#### VICTOR HUGO, CET INCONNU

Les a-t-on assez moqués, les « quarante-huitards » ! A-t-on assez bafoué leur idéalisme, leurs illusions, leur rhétorique et leurs barbes ! Mais à considérer les choses plus largement on découvre qu'ils font partie d'un ensemble. Ils n'ont pas été les seules victimes d'une campagne qui s'est avérée vaste et systématique. Ce n'est pas de ce seul moment de notre histoire que l'on a voulu faire une farce, mais aussi bien du XVIIIe siècle, du Romantisme et des autres révolutions, y compris la grande, celle qui porte le nom de Révolution française. Pendant tout le cours de la Troisième République, — laquelle non plus, mon Dieu, n'a pas été un moment méprisable de notre histoire, — cette campagne de sarcastique dénigrement s'est appliquée à tourner en dérision tous les principes et toutes les institutions sur quoi la France, relevée du désastre de 70, s'efforçait de fonder un régime démocratique. Dans la satire des réunions électorales et des comices agricoles, une bande de bouffons bouffonnant a résumé sa haine de tout ce dont la France, enfin et durablement républicaine, tirait ses origines : et, sans doute, reconnaissait-on dans ces origines détestées Voltaire et Rousseau — c'est toujours leur faute ! — et les autres philosophes, et *l'Encyclopédie*, et la Convention, et Robespierre, et Saint-Just, et Victor Hugo, et la liberté, et, au bout du compte, tout le stupide XIXe siècle. Mais particulièrement Quarante-huit. En ceci les bouffons voyaient juste et montraient un sens aigu de l'analyse historique : parmi tant de traditions, c'est en effet à l'esprit de Quarante-huit que notre époque est très spécialement redevable. Dans la perspective où se situent nos débats actuels, la lutte gigantesque que nous venons de vivre et les luttes auxquelles nous nous apprêtons, la nécessité qui nous inspire de créer à nouveau la république, notre volonté de fonder une démocratie sociale, dans cette perspective la révolution de Quarante-huit nous apparaît comme notre grande révolution, celle dont il est juste et légitime que nous nous réclamions particulièrement.

Il nous faut donc remonter tout un courant de ricanement et avoir le courage d'affronter un système d'autant plus insolent qu'il a prétendu se fonder sur l'intelligence. C'est au nom de l'intelligence que les docteurs *d'Action*

*française* ont cloué au pilori tant de nos gloires populaires. Il a été de bon ton et digne d'esprits avertis et dédaigneusement supérieurs de déclarer que Victor Hugo était un imbécile. C'est une tâche ingrate que d'aller à rebrousse-poil du bon ton. Mais enfin ! N'est-ce pas le devoir de l'esprit critique que d'examiner les idées reçues, le fussent-elles dans la meilleure société ? Ayons donc la témérité de nous poser quelques questions. Après tout, rien ne nous assure que l'intelligence ait vraiment été du parti de M. Maurras. Jean-Jacques Rousseau n'était peut-être pas si sot que cela, et il se pourrait que tous nos malheurs ne soient pas venus de ce que George Sand et Alfred de Musset ont fait l'amour à Venise. Qui sait ? Peut-être serait-il possible d'estimer sans blasphème que c'est M. Maurras qui était un imbécile, et non Victor Hugo. Je tiens, quant à moi, Victor Hugo pour un assez remarquable cerveau. Est-ce une opinion si risible ?

Je ne sais si tout le monde aujourd'hui ose s'avouer persuadé que M. Maurras était un imbécile. Mais bien des preuves semblent établir que c'était un coquin. Et que tout le système qui tendait à ridiculiser l'histoire de la France et de sa civilisation depuis 1789, depuis les prémices de 1789, était une affaire montée par des coquins. Pendant quatre ans, les coquins ont triomphé. Pendant quatre ans ils ont, avec l'appui de l'armée allemande, établi sur notre pays un régime qui avait pris pour principes exactement le contre-pied de ce que représentaient Voltaire, Rousseau, la Révolution française, la République française, Victor Hugo, le stupide XIX<sup>e</sup> siècle, les idées démocratiques, et ecetera, et ecetera, sans oublier notre Quarante-huit. Or, cela c'était la France. Il nous faut retrouver la France.

Il nous faut réintégrer à la conscience nationale tout un passé. Reconquérir des notions, des valeurs, des événements, des figures. Il nous faut réinventer notre histoire. Et convaincre l'opinion du pays que c'est là notre histoire, que les hommes et les actes de Quarante-huit faisaient bien partie de notre destin, qu'ils étaient dans le sens de la meilleure tradition spirituelle de ce pays et le portaient vers l'avenir où il était conforme à sa noble nature qu'il allât. C'est là une étude sérieuse et difficile et qui demande de ne rien admettre pour acquis, puisque, aussi bien, les vérités que l'on pouvait croire acquises et solidement établies ont pu paraître si grotesques. On doit recommencer au commencement et examiner les choses à fond, patiemment, humblement. Ce Victor Hugo, dont on a fait tant de gorges chaudes, ce poète pour livres de récitations d'écoles communales et pour distributions de prix, fécond versificateur qui mettait en alexandrins une espèce de pataphysique oratoire et burlesque, sans doute croit-on le connaître. Oui, c'est entendu, n'en parlons plus, de grâce, n'en parlons plus, on croit le connaître puisque, hélas ! comme on disait, il est le plus grand poète français, le plus grand poète du monde, le Père avec toute sa barbe et toute sa redingote et que cette gueuse de République l'a panthéonisé et en a fait une image d'Épinal et une vignette de timbre-poste. Eh bien ! non, nous ne connaissons pas Victor Hugo. Il est de

tous les auteurs de nos programmes le plus méconnu. C'est maintenant seulement que l'on commence à découvrir les sources de sa philosophie, de quoi elle est faite et ce qu'elle signifie. Et cette doctrine, jusqu'à présent incomprise, est une doctrine de Quarante-huit. Et le génie qui l'a faite sienne, qui l'a identifiée à son art, — car la distinction entre fond et forme est une distinction bêtement scolaire, toute académique, stérile et fausse, — ce génie, l'un des plus humains de l'humanité, est tout animé de l'esprit du temps qu'à son tour il anima. La philosophie de Victor Hugo, venue de sources aussi profondes que la tradition cabalistique, n'est pas une fabrication artificielle et qu'il sied de dissocier de son œuvre pour peu qu'on craigne de ridiculiser l'auteur de celle-ci. Elle est une chose riche et nécessaire, chargée d'authentiques mystères, pleine de ces grandes et simples vérités qu'on retrouve sous le vocabulaire et le costume des systèmes et des doctrines, à travers les grands courants spirituels, plus ou moins hermétiques, de l'histoire universelle. Et il était nécessaire qu'elle prît la forme de ce vivant miracle : la poésie de Victor Hugo. Et il était nécessaire que la poésie de Victor Hugo fût la poésie du siècle, du siècle de Quarante-huit.

L'âme la plus généreuse et sonore que Nature ait jamais produite se consacre à Nature. Elle ne saurait souffrir l'isolement et, par toutes les fibres de sa substance, s'attache à l'univers et vit l'aventure cosmogonique jusqu'à la naissance de l'homme. Alors commence l'aventure humaine, et toutes les séparations, les créations, les drames qui se sont déroulés dans les mondes antérieurs vont se renouveler, au cours de l'histoire de l'homme, jusqu'à la réconciliation des contraires, la réalisation concrète de ce que fut la transformation symbolique de Satan en ange Liberté et en géant Lumière, la résorption du mal, l'accomplissement du progrès et de l'amour, le sublime oui final. Pour étranges qu'apparaissent, dans leurs formulations, tels points de la doctrine qui sous-tend cette œuvre prodigieuse, on les admet à cause de l'emportement de l'œuvre même, à cause de son souffle, de sa chaleur, de sa réalité organique. Nulle ne fut plus énergique ni plus totale dans l'affirmation. Elle est toute illuminée et comme solaire. Et le siècle, l'humanité entière, nous-mêmes, nous nous reconnaissons dans cette positivité conquise, dans cette humaine comédie où triomphe un optimisme non point béat, mais gagné de haute lutte sur les ténèbres.

Pour soutenir l'élan, l'assurance, le succès d'une telle pensée, il fallait une exceptionnelle flamme. Et telle fut celle de Victor Hugo, toute brûlante de passion pour les êtres et pour l'être. Comment a-t-on pu se rire d'une si ardente puissance d'amour et ne pas y reconnaître la vérité même de la vie, sa parole, son mot secret ? Le Père savait ce qu'il disait lorsqu'il disait à son lecteur : moi, c'est toi. Le chant, lorsqu'il s'élève et s'étend à cette formidable ampleur, ne se trompe point, ni ne nous trompe. Ou plutôt il n'y a plus à poser de question. Il enveloppe l'univers et nous enveloppe. Il est le chant de l'univers. La fraternité universelle, dont se gaussent les malins, n'a pas à nous

apparaître ici comme un rêve, comme une vision de faux prophète, comme une utopie. Elle est une réalité musicale, l'énoncé d'une voix, cette voix même, la voix, le verbe. En elle nous nous mouvons et nous sommes. En elle nous serons.

Tel est le message de Victor Hugo, et tel il s'impose. Il est l'expression la plus haute de l'esprit, de Quarante-huit, son expression lyrique et épique. Qui veut comprendre Quarante-huit, qui veut se pénétrer du génie de Quarante-huit, en sentir l'importance créatrice et valable, doit commencer par lire Victor Hugo, cet inconnu, le dégager des ignorances, des erreurs et des plus ou moins drolatiques caricatures qui l'emmailotent comme une illustre momie.

## **II**

### **LA RÉVÉLATION DE QUARANTE-HUIT PROLÉTARIAT ET BOURGEOISIE LE ROMAN-FEUILLETON**

L'homme de Quarante-huit vit dans un moment où se produit une des plus grandes transformations du monde. Le capital et l'industrie s'emparent de celui-ci. Les chemins de fer l'enserrent dans leur réseau. Les banques croissent, les manufactures se créent. Les « fanfares industrielles » résonnent, et les Saint-simoniens, premiers prophètes de l'âge nouveau et qui avaient été d'abord émus par la condition de la classe la plus nombreuse et la plus malheureuse, finissent par ne plus éprouver que l'enthousiasme qu'inspire confusément cette nouveauté même de l'âge. Les fanfares industrielles occupent leurs oreilles et les empêchent de distinguer les plaintes et les appels que ces fanfares avaient suscités. Ils vont participer à la grande épopée capitaliste et à sa transfiguration du globe.

Cependant les plaintes et les appels, à travers le tumulte, se font entendre. Les manufactures s'enflant attirent à elles les paysans et les artisans. Un peuple nouveau apparaît, un peuple affamé, un peuple de misérables, une classe sociale surgit, une espèce humaine : « l'espèce ouvrière », comme dit le phalanstérien Victor Considérant. L'espèce ouvrière, le prolétariat. Les prolétaires sont là, dont il faut tenir compte, qu'il convient d'examiner et d'étudier, et sur la condition desquels nous renseignent les enquêtes de Villermé, du Dr Guépin, de Buret, le rapport de J.-A. Blanqui, l'aîné à l'Académie des Sciences morales et politiques, et tant, d'autres textes terrifiants. Nous devons accomplir l'effort de nous mettre dans l'état de conscience d'une société qu'afflige une plaie jusqu'alors inconnue. D'une société qui se voit accrue et compliquée d'une classe qui, jusque-là, n'avait pas existé. Que sont ces gens ? Comment vivent-ils ? Que sentent-ils ? Que pensent-ils ? Que veulent-ils ? Et eux-mêmes se posent des questions et s'interrogent sur leur nature et sur leur destin. Celui-ci est-il fatal et sans recours ? Sans espoir de changement ? A travers ces consciences obscures et

désarmées, une première nécessité se fait jour : celle de l'union et par conséquent de la résistance et de la lutte.

L'époque de Quarante-huit est une époque de chaos : c'est donc une époque d'aurore. Une espèce, l'espèce ouvrière, l'espèce des prolétaires forme sa nébuleuse et se découvre séparée, distincte, accablée, soumise à une loi atroce. Oui, on frémit à lire les informations que nous possédons sur l'existence de cette espèce, ses mœurs, sa misère, ses tanières, le travail des enfants, la dégradation systématique de toute une classe. En même temps une lumière point, qui est la prise de conscience de cette classe et les tentatives pathétiques qu'elle risque pour se constituer en classe unie et agissante, en force future, mais déjà vivante.

La bourgeoisie, elle, est en pleine force et en pleine conscience de sa force. Elle existe. Elle monte à son zénith. Elle a le roi qu'il lui fallait, les ministres et les institutions qu'il lui fallait, les instruments qu'il lui fallait. Elle vit son moment épique et ascensionnel. Les plus puissantes imaginations du jour ne sauraient concevoir d'autre thème que celui qu'elle leur offre et dont la réalité défie les plus délirantes rêveries. Balzac peint pour l'éternité le tableau de ses mouvements, de ses ambitions, de ses passions, de ses drames. D'autres, tel Daumier, font avec une cruauté qu'anime le feu du cœur populaire la satire de ses vices et de ses sottises. Car cette société bourgeoise a son aspect violent et terrible, mais elle n'est ni surhumaine, ni héroïque. Elle est petite, et peut se symboliser dans des types comiques ou sordidement pervers : Joseph Prudhomme, Robert Macaire. Il y a de tout dans cette époque de Louis-Philippe, le roi-citoyen, le roi-bourgeois, la Poire royale, dans ce siècle de Rastignac, du baron Nucingen et du Ventre Législatif, il y a du tragique et du burlesque, un dynamisme irrésistible, une formidable agitation d'appétits, mais ces appétits se portent le plus souvent sur des objets médiocres et vils. Certaines classes dominantes, au cours de l'histoire, ont fondé leur domination sur quelque vertu, quelque principe idéal, la fidélité au roi, par exemple, ou l'honneur. Celle-ci a basé toute son éthique et toute sa doctrine sur l'Argent. Avec une foi totale, une assurance, une ferveur et une impétuosité sublimes, elle obéit au mot d'ordre, au cri ardent de M. Guizot, apôtre de cette nouvelle croisade : « Enrichissez-vous ! » Et c'est pourquoi si, au moment de leur déclin, certaines classes dirigeantes du passé ont su montrer quelque grandeur, si elles ont su mourir avec dignité, celle-ci ne peut choir que de façon houleuse.

De lucides témoins comprennent cette domination du pays par la bourgeoisie financière et industrielle, cette tyrannie nouvelle qui s'exerce sur la presse, le parlement, les administrations, les rouages de l'État. Et ils la dénoncent en termes qui sont les mêmes que ceux que nous employons aujourd'hui contre cette même bourgeoisie d'affaires. Nous parlons le langage de Quarante-huit et non point par routine rhétorique, mais parce que Quarante-huit a vu une réalité, s'est trouvé en face de cette réalité et que cette réalité, massive, obèse,

inexpugnable, pèse encore et toujours sur nous. Au cours des débats de 1833, sur l'exploitation des chemins de fer, Lamartine s'élève, au nom de la liberté, contre les « corporations financières », contre la « féodalité de l'argent ». « Ne voyons-nous pas, dit-il, le pays tout entier opprimé dans son agriculture ou dans son commerce par ces intérêts collectifs d'un petit nombre de fabricants? ... Nous parlons en vain, nous nous révoltons en vain ; nous sommes dans leurs mains, ils nous possèdent, ils nous oppriment... Soixante ou quatre-vingts fabricants de fer tyrannisent impunément tout le pays ! ... Non, jamais gouvernement, jamais nation n'aura constitué en dehors d'elle une puissance d'argent, d'exploitation, et même de politique, plus menaçante et plus envahissante que vous n'allez le faire en livrant notre sol, notre administration et même 5 ou 6 milliards à vos compagnies ! Je vous le prophétise avec certitude : elles seront maîtresses du gouvernement et des Chambres avant dix ans »

Écoutons une autre grande voix, celle de Lamennais : « Au-dessus de la masse de la nation, réduite à l'ilotisme politique, on a élevé une aristocratie bâtarde que le pouvoir s'est attachée ou a essayé de s'attacher par tous les moyens de corruption dont il dispose, par les distinctions prodiguées aux vanités sottes, par les emplois, les places rétribuées, les concessions de fournitures, les marchés, les faveurs administratives, les privilèges, les monopoles ou directement concédés ou favorisés indirectement par les tarifs de douane. De tout cela, il est résulté une vaste exploitation du pays au profit d'une classe d'hommes qui le dévorent. Du centre à la circonférence, pas un lieu n'échappe à cette exploitation organisée, à l'action spoliatrice de cette aristocratie dont les membres, soutenus par le pouvoir, se soutiennent mutuellement. C'est dans un autre système le retour à la féodalité et les vieilles Gaules avaient moins à souffrir de l'invasion des hordes du Nord que ne souffre la France actuelle de la rapacité de ceux-ci. »

Pour ces propos et quelques autres, de même vigueur, le prêtre maudit passe en Cour d'Assises et se voit condamné à un an de prison. Comme le verdict tombait sur cette tête glorieuse, un vieillard, dans la salle, éclate en sanglots : c'était Chateaubriand. Il ne faut pas croire, en effet, qu'un ennemi des révolutions, un partisan du passé, lorsqu'il est d'esprit droit et de grand cœur, dût demeurer insensible à la véhémence des prophètes de l'avenir. A partir d'une certaine altitude, les cimes se confrontent et se reconnaissent. Chateaubriand pouvait, de la tombe où il était déjà descendu, demeurer passionnément attaché aux rites et à la foi de sa jeunesse. Néanmoins — et il suffit de lire la fin de ses *Mémoires* pour s'en persuader — il pressent l'avenir, un avenir à quoi il ne peut consentir ni adhérer. Et de cet avenir et du souffle de justice et de charité qui anime ses partisans il sait, en chevalier qu'il est, mesurer la grandeur.

Car la grandeur est du côté des partisans de l'avenir. La grandeur est du côté des Quarante-huitards. A eux les vertus chevaleresques et héroïques. Un

nietzschéisme primaire et grossier, celui du nazisme, verrait dans les capitalistes, les princes du négoce, les fondateurs de grandes entreprises et de grandes compagnies, les jeunes requins et les vieux fripons de la bourgeoisie montante, les spéculateurs, les agioteurs, les intrigants, tous les tenants d'armes du siècle de la Bourse, des préfigurations du Surhomme.

Certes, ce siècle dépense et consomme de formidables sommes d'énergie. Mais à quelles fins ? Et avec quel stupide aveuglement ! Quel stupide égoïsme ! Toute cette circulation de force ne retourne qu'à elle-même, et c'est avec une inconséquence consternante que le dieu use, détériore, détruit les esclaves par lesquels il existe. « La civilisation ruine ses pauvres ! », s'écrie Victor Considérant. Et Pierre Leroux : « Le Capital tue l'humanité. » La période bourgeoise de l'histoire est une course au néant.

Un génie romanesque peut dévoiler dans tous ses détails le mécanisme de cette société mouvante avec ses salons, ses bureaux, ses banques, son parlement, ses magistrats et ses fonctionnaires, ses dames du monde et leurs amours, sa voracité de places, d'emplois et de décorations, ses journaux, ses crimes. Le même génie romanesque ne peut ne pas voir avec autant de lucidité les lieux inférieurs, les enfers de cette scintillante comédie. Il y plonge sa curiosité et son lyrisme. Le romantisme du siècle forge une arme nouvelle : la littérature feuilletonnesque. Balzac, Eugène Sue, le Victor, Hugo des *Misérables* pénètrent les mystères de Paris et le mystère social, découvrent le monde grouillant du pavé, le monde ténébreux des bas-fonds, suscitent l'épopée du peuple qui, dans ce moment chaotique, se confond encore avec l'épopée du malheur, de la fatalité, des chiffonniers et des bagnards.

Il y a ce que l'on voit, mais il y a aussi ce que l'on ne voit pas et où se cachent la cause et l'explication. Quarante-huit connaît l'existence de l'ombre, et, dès lors, il ne peut plus dormir. Car les secrets sont là et les malédictions. La bourgeoisie ne constitue pas un univers homogène et fermé sur lui-même, un absolu. Il ne suffit pas de lui reconnaître ses règles, ses cérémonies, ses agissements propres, son ordre, sa morale, son esthétique, sa fin en soi. Elle n'est que la partie d'un plus vaste univers, le point lumineux d'un système qui étend, tout autour, de vastes régions noires. Ces régions, il faut les explorer, qui exercent sur l'imagination une fascinante et vertigineuse attraction.

Il faut descendre dans les profondeurs et s'initier à l'inconnu. On comprend que, à son début, cette descente n'ait pu se faire que par des balbutiements et des confusions, avec un esprit qu'excite le goût du fantastique et disposé à voir, avant tout, dans les ténèbres, je ne sais quelle étrange conjuration. Mais la conjuration, la machination sont aussi dans les sphères supérieures : il est donc besoin d'en trouver les racines, lesquelles s'étendent loin sous terre. Un champ immense s'ouvre au romancier qui doit, désormais, se faire, avec une science qui d'élémentaire ira en progressant, sociologue. Le feuilleton marque un des plus profonds bouleversements qu'ait jamais connus la littérature.

### III GRANDES ET PETITES FIGURES DE QUARANTE-HUIT

La conjuration : c'est ce premier aspect qu'affecte le démon de la révolte. La conjuration, la société secrète. Là grande œuvre du prolétariat naissant, ainsi que le marque la claire et impérieuse perspicacité de Karl Marx, toute tendue vers la pratique, sera «d'éliminer les restes de l'organisation conspiratrice», de «chercher le terrain le plus immédiat pour la propagande publique », bref, de passer du mystère, à l'action.

S'unir, s'organiser, agir : c'est la tâche qui s'impose aux plus clairvoyants des ouvriers, à ceux qui, les premiers, dans l'obscurité où ils croupissent, ont pris conscience de leur état, et qui doivent accomplir cette tâche eux-mêmes, par eux-mêmes, pour eux-mêmes. L'histoire de ces premiers efforts est l'une des plus émouvantes et des plus exemplaires qui se puisse conter. Elle est l'honneur de Quarante-huit. C'est à partir de ce moment crucial que le monde compte une force de plus, et avec laquelle il lui faut compter, et sur laquelle il compte, car c'est par elle que le monde lui-même, dans son ensemble, se renouvellera et entrera dans la voie d'une nouvelle civilisation.

Mais, dans ces commencements, il nous faut admettre la coloration sentimentale qui caractérise de tels efforts. Aussi bien sommes-nous dans des commencements, alors que tout est révélation. Une «révélation» : ce mot religieux, un des hommes les plus représentatifs de Quarante-huit le prononce, Anthime Corbon, sculpteur sur bois, ex-compositeur d'imprimerie, représentant des ateliers à la Constituante et l'auteur de ce livre au titre significatif : *Le secret du peuple de Paris*. Tout est révélation : la présence irréfutable du prolétariat s'est révélée au monde et s'est révélée à lui-même ; la nécessité de l'union et de la lutte est une révélation. Et les hommes de Quarante-huit sont des hommes de foi, des hommes religieux et qui sentent et pensent en termes religieux. C'est-à-dire qu'ils ont découvert, avec la stupeur et l'émoi que suscite toute révélation, l'évidence des liens qui rattachent entre eux les hommes et les choses.

Ils sont au monde, et ce monde est vaste et complexe, ce monde est un extraordinaire organisme qui, pour Jean Reynaud, le visionnaire de *Terre et Ciel*, s'étend de l'atelier aux contrées stellaires et angéliques. Pierre Leroux, apôtre des migrations, se montrera avide de communions, de « communions dans la communion de cette communion ». Le travail qui se révèle sous un aspect si douloureux, doit devenir sacré puisqu'il est la raison et la règle de l'univers entier. « O travail, sainte loi du monde ! » chante Lamartine. En transformant sa condition, l'homme répond au vœu de l'univers. L'homme est au monde et il est dans l'humanité. L'esprit de l'humanité habite chacun de



ces voyants, de ces esprits religieux. Pour Victor Hugo comme pour Lamartine, l'œuvre poétique à faire ne peut être qu'une épopée de l'humanité. L'esprit de l'homme doit accompagner l'humanité dans ses pérégrinations et ses révolutions. L'Idée, la toute-puissante Idée, fait son chemin, modifiant, transformant, créant l'humanité. Elle passe de génération en génération comme la bouteille à la mer de Vigny, « seule dans l'Océan, seule toujours ! ». Mais elle est la plus forte et accomplit l'histoire. Qu'ils soient héritiers du positivisme de Comte et de sa religion, ou héritiers de Vico, de Herder, de Hegel, les hommes de Quarante-huit pensent en termes d'histoire, en termes de déroulement collectif dans le temps. Et c'est avec deux hommes de Quarante-huit, et deux des plus grands, Jules Michelet et Edgar Quinet, que l'histoire devient une des plus hautes disciplines de la science et, disons-le aussi, de la poésie.

Il faut lire et relire l'inépuisable chef-d'œuvre d'Ernest Renan : *L'Avenir de la Science, pensées de 1848*, pour saisir comment, chez un esprit éminemment religieux, le comportement chrétien a pu s'appliquer à ces nouveaux objets de foi et d'amour : l'humanité, le peuple qui travaille et qui souffre, une société à refaire et à remettre dans les voies du progrès, de la justice, de l'activité scientifique, de la fraternité, de l'avenir fécond et créateur. Au reste, les réformateurs de Quarante-huit se considèrent aisément comme les continuateurs du vrai christianisme, de l'Évangile pris dans sa lettre expresse autant que dans son esprit : c'est eux qui le raniment au souffle des révolutions nouvelles. Et bien des catholiques, de leur côté, se sentent séduits par les larges et vivifiants syncrétismes qui leur sont ainsi proposés. Mais l'orthodoxie résiste et l'Église demeure du parti des académies et des institutions, du parti de l'ordre, du parti de Mammon. C'est ce qu'un actuel biographe de Lamennais, M. Louis de Villefosse, appelle « une occasion manquée ». Ce sera peut-être la dernière.

Il faut relire Renan, il faut relire Lamennais : la connaissance du moment crucial que tous deux représentent si clairement ne peut que nous inciter à une méditation approfondie de nos problèmes présent. Mais il faut lire aussi les petits auteurs, aujourd'hui oubliés, tel Jean Reynaud, que j'ai déjà cité, et qui, auprès du saint-simonien Hippolyte Carnot, ministre de l'Instruction publique de la seconde République, travailla avec ce fils de l'Organisateur de la victoire à une réforme de l'enseignement où nous retrouvons bien des projets et bien des réalisations qui continuent à nous tenir à cœur : l'École d'Administration, l'amélioration du sort des instituteurs, l'accession de l'enseignement secondaire aux écoliers pauvres et méritants, la « lecture publique », l'enseignement primaire gratuit et obligatoire, sans compter la création de l'enseignement professionnel, également prônée par Renouvier dont le *Manuel républicain de l'homme et du citoyen*, admirable catéchisme civique, est alors répandu dans les écoles, — cet enseignement professionnel qui est aujourd'hui une de nos plus fécondes institutions démocratiques et à

quoi s'intéressèrent, à côté du philosophe Renouvier, un Anthime Corbon et une Élixa Lemonnier. Il faut lire Alphonse Esquiros, l'auteur de *L'Évangile du Peuple*, et cet extraordinaire abbé Alphonse-Louis Constant, autre prêtre maudit qui deviendra plus tard le mage Éliphas Lévi, et dans le *Testament de la Liberté* de qui j'ai trouvé une première forme de la mystagogie hugolienne.

#### IV ROMANTISME FÉMININ

C'est donc avec tout un débordement de puissance sentimentale et dans un climat d'effusion mystique que les hommes de Quarante-huit suivent la naissance du prolétariat, l'apparition du Satyre à la table des dieux. Poètes, prophètes, savants, historiens, voyants, hérésiarques, chercheurs de toute sorte se penchent, avec un émoi religieux et une aspiration éperdue à la communion, sur l'inquiète tragédie des couches obscures, sa détresse, son fragile et sublime espoir.

Une énorme pitié emplit ces grandes âmes subversives. Elles témoignent en faveur de l'existence souterraine qui est là, en faveur de l'existence petite et méprisée, en faveur de l'araignée et de l'ortie, en faveur des nègres. Un des grands actes de la Seconde République sera l'émancipation de l'esclavage dans les colonies. Dès les débuts du Romantisme, le thème des nègres émeut les sensibilités, et c'est un nègre, brandissant l'appel du chiffon blanc, que Géricault a placé au sommet de l'enchevêtrement des agonisants de la *Méduse*. Dessalines et Toussaint-Louverture sont en France des héros populaires.

En toute cette effusion affective, il faut sentir l'action de la femme. Et la femme est l'objet d'un culte. Car elle est, elle aussi, une image de faiblesse et un pôle d'attendrissement et de ferveur. Elle est, elle aussi, hors la société. Et comme les opprimés doivent, dialectiquement, devenir des instruments de libération, c'est par la femme aussi que se fera la régénération du monde. « Les plus grands révolutionnaires, dit l'abbé Constant, furent peut-être ceux qui comprirent le mieux le génie de la femme. » Tout le Romantisme afflue en Quarante-huit et en sa compréhension du génie de la femme.

Les Saint-simoniens, Compagnons de la Femme, s'étaient embarqués en 1833 à Marseille pour se mettre en quête, à travers un prestigieux Orient, de la femme-Messie. On sait le rôle que joue la Mère dans la religion positiviste. Et le génie de Michelet n'aurait pas eu toute sa richesse et toute sa résonance s'il ne s'était senti amené à consacrer à la Femme des pages si amoureuses. On ne peut aimer la nature et l'humanité si on n'aime la femme. Elle est la première et immédiate fin de la passion, et l'on ne fait rien sans passion. La passion éclaire et conduit les actions valables. « Rodrigues, ne l'oubliez pas, disait Saint-Simon mourant à son disciple, et souvenez-vous que, pour faire de

grandes choses, il faut être passionné. » Karl Marx dégagant l'objectivation de l'homme, faisant de celui-ci un objet qui a des objets, déclare :

« Être sensible, c'est-à-dire être réel, être un objet sensible et avoir des objets sensibles hors de soi... c'est être souffrant. L'homme en tant qu'être sensible et objectif est donc un être souffrant et, parce qu'il ressent sa souffrance, un être passionné. La passion est la force substantielle de l'homme poursuivant son objet. »

Ç'a été une des plus profondes intuitions de Fourier, de qui l'extravagant génie pénètre toute la pensée du siècle, que son exaltation des passions humaines et ses vues sur leur emploi et leur orientation. La dialectique commune à nos réformateurs tend d'ailleurs constamment au retournement du mal en bien. Ce vitalisme fouriériste se retrouve chez Anthime Corbon, et il est assez surprenant pour nous de voir en cet humble artisan un précurseur de Freud, dont il emploie même le vocabulaire. « Tout individu, écrit Corbon, dont l'économie générale est troublée par le refoulement de quelques-unes de ses forces vives finit toujours par porter dommage autour de lui. La pratique du refoulement fait qu'on amoindrit la vie en soi, et par suite autour de soi, par la tristesse, la morosité, l'irritabilité qui résultent infailliblement de la contrainte faite à des expansions nécessaires... La passion trouve toujours des issues pour s'échapper ; et elle s'échappe en égratignant autrui, si elle ne fait pis. A plus forte raison, le refoulement forcé, inconscient, doit-il produire de détestables effets au dehors. Mon défaut presque absolu d'érudition m'interdit de demander aux docteurs ès sciences anthropologique et sociale à quoi ils ont pensé depuis qu'ils pensent. Mais je suis enclin à croire qu'ils ont fort négligé le principal au profit de l'accessoire. En tout cas, je ne vois pas dans les faits les résultats évidents d'une recherche suffisamment persévérante de la nature intime et de l'appropriation féconde des énergies qui se développent en nous. »

Que le modeste Corbon ne s'excuse pas. C'est parce qu'il est un ouvrier, un homme sorti de ces couches populaires qui sont le sel de la terre et qui, à ce moment même, surgissent sous un aspect si neuf, qu'il porte la parole de vie et oblige les doctes à considérer, comme ils ne l'ont point fait jusqu'alors, cette vaste énergie, ce puissant système de forces qui constitue l'univers. Pour Balzac aussi l'univers était une énergétique, un système de passions et de volontés. Il faut regarder ce système en face comme quelque chose qui n'est en soi ni bon ni mauvais, mais où l'intelligence de l'homme peut introduire des principes d'organisation en vue d'une efficacité, en vue d'une production continue et justement répartie.

Si tant d'idées nouvelles, singulières, subversives et gonflées de vie créatrice et féconde surgissent à cette époque, on ne saurait s'en étonner, mais bien y voir un effet de l'époque même, qui est neuve et toute en transformations sociales.

Les ouvriers se cherchent, se déclarent, s'unissent. C'est eux alors qui font et pensent l'histoire. C'est à leur race qu'appartient Corbon, qu'appartiennent Agricola Perdiguier, dit Avignonais-la-Vertu, compagnon menuisier, l'auteur du *Livre du Compagnonnage*, et ceux qui poursuivront son œuvre pour la «réforme des abus du compagnonnage et l'amélioration du sort des travailleurs » ; le serrurier Pierre Moreau, le corroyeur Achille François, le typographe Adolphe Boyer, le père des forgerons Gosset. Tels autres hommes de pensée et d'action de Quarante-huit sont des déclassés, des fils de la petite bourgeoisie, constamment en quête d'une situation stable, contraints par le désordre du temps à se rejeter dans l'artisanat, à vivre de besognes diverses alternant avec le journalisme. Louis Blanc fut copiste, puis clerc d'avoué ; Cabet, fils de tonnelier, ne devient qu'avocat sans cause. Pierre Leroux, employé d'agent de change, se fera ouvrier maçon, puis typographe comme son frère Jules, lequel souvent s'avère plus rigoureux théoricien que lui. Quant à Pierre-Joseph Proudhon, c'est un typographe, d'origine rustique et artisanale, fils d'une servante et d'un tonnelier devenu brasseur. « Jusqu'à douze ans, écrit-il, ma vie s'est passée presque toute aux champs, occupée tantôt de petits travaux rustiques, tantôt à garder les vaches. J'ai été cinq ans bouvier. » Sa prodigieuse culture est d'un autodidacte. Car la pensée du temps, cette pensée neuve et qui crée la nouveauté, cette pensée révolutionnaire doit se constituer elle-même dans un régime dont elle ne peut rien recevoir. Tous ces hommes, soumis à un destin absurde, fruit d'une société absurde, sont nus et seuls. Ils ne portent avec eux d'autre richesse que leur amour, leur colère, une réflexion qui se sent libre et à qui mille possibilités sont ouvertes. Et pour envisager ces extraordinaires possibilités, il faut se sentir soutenu par une fraîche, vierge et forte passion.

Le moteur de la machine universelle est la passion. Et le premier objet de la passion est la femme, qui, à son tour, peut et doit accomplir de grandes choses passionnées. A côté de notre galerie de Quarante-huitards illustres, il convient de présenter ici une galerie des femmes de Quarante-huit. C'est Jeanne Deroin et c'est Pauline Roland, l'héroïne chantée par Victor Hugo (« Et Pauline Roland disait : courage, sœurs ! »), toutes deux animatrices de *L'Union des Associations Ouvrières*. Et c'est la fondatrice de *L'Union Ouvrière*, Flora Tristan. La mission est d'associer et d'unir, et qui, mieux que les femmes, peut se sentir appelé et habile à accomplir pareille œuvre d'amour ?

Il faut que l'histoire de Quarante-huit ait été sciemment, méthodiquement enfoncée sous des épaisseurs de mépris et de dérision pour que le nom de Flora Tristan soit aujourd'hui à ce point oublié. Et oublié du peuple même dont elle fut l'efficace et magnifique servante. Flora Tristan devrait être une des figures populaires de notre histoire et sa légende devrait vivre et fleurir au cœur du peuple de chez nous. Ses courses à travers les provinces, sur la route des compagnons du tour de France, cette campagne ardente qu'elle poursuit

auprès des ouvriers de tous métiers pour les engager à l'unité de classe et à la lutte de classe constitue la plus admirable aventure et dont le récit devrait être répandu dans toutes les mémoires. Celle qui s'appelait elle-même la *Paria* tombe enfin, dévorée par sa propre flamme, à Bordeaux. Quatre ouvriers encadrent son cercueil : un menuisier, un tailleur, un ferblantier et un serrurier. Elle meurt enterrée par des mains ouvrières. Elle repose dans une tombe payée par des souscriptions ouvrières.

Pour achever la perfection de cette belle figure, intégralement représentative de Quarante-huit, il faut rappeler ses aventures précédentes, tous les traits qui font d'elle une créature exceptionnelle et de son destin un destin hors la loi, son sang exotique, ce sang dont devait naître le grand peintre Paul Gauguin, lui-même un hors-la-loi et un vagabond attiré à toutes les extrémités de la terre par d'irrésistibles nostalgies ; il faut rappeler ses vagabondages, ses amours malheureuses, tout le roman de sa vie passionnelle, la fatalité dont la frappe un mariage insensé. Quarante-huit est une époque romantique, l'aboutissement et l'épanouissement du Romantisme. Le Socialisme est, dans ces commencements, l'œuvre de personnages romantiques, à l'individualité réfractaire, au destin contrarié. De là qu'il soit marqué au sceau de la femme et que l'idée de l'émancipation du travail s'associe si souvent et si étroitement à l'idée de l'émancipation de l'amour.

Il se situe dans un climat de passions tumultueuses et exorbitées. L'une des plus illustres de ces passions est celle qui unit et emporta en de magnifiques vagabondages une grande dame du temps, la comtesse Marie d'Agoult, devenue sous le nom de Daniel Stern, l'historien excellent, à la fois juste et chaleureux, de la Révolution de 1848, et Franz Liszt, génial tzigane, le type même du génie, l'image même de la musique, Franz Liszt, saint-simonien qui finira prêtre et qui a consacré aux héroïques canuts de Lyon une des pages les plus ardentes de ses *Années de Pèlerinage*. Mais toute la musique de Liszt n'est-elle pas la musique même de Quarante-huit ? Le genre de la rhapsodie n'est-il pas une des formes les plus caractéristiques du style de Quarante-huit, celui qui, dans le langage musical, s'accorde avec, dans le domaine poétique, la forme du verset, avec le style biblique de Mickiewicz, de Lamennais, des vastes drames symboliques de Quinet, avec les visions, les vibrations, toute l'effusion enchantée et tout l'enchantement de la prose de Michelet ?

Marie d'Agoult, après un mariage aussi absurde que celui de Flora Tristan et que celui de tant de ses sœurs d'infortune, un mariage conventionnel, imposé par le monde, quitte le monde pour le scandaliser et l'éblouir. Il s'agit de créer, par-delà le monde, malgré le monde et face au monde, un monde idéal, fait de musique et de passion et où triomphent les droits du cœur. Et nous voici amenés à tracer un dernier portrait, celui de la femme totale, celle en qui se résume tout le génie féminin de Quarante-huit, George Sand.

## V GEORGE SAND

Bonne dame de Nohant, amoureuse illustre qui fournit des sujets aux amateurs de vies romancées, d'anecdotes, d'imageries historiques, romancière qu'on croit démodée et qu'on laisse dans les bibliothèques de province, il ne reste de George Sand pour le commun des esprits que ces fantômes dépenaillés. On ne la lit plus. Mais pour qui va la réveiller en son château de belle au bois dormant, quelle apparition ! Celle d'une créature prodigieusement vivante, faite de vie, faite pour la vie, le plus ardent et le plus généreux des êtres humains.

La vie va à la vie. George Sand a senti son siècle, l'a incarné, l'a vécu. Elle est, comme Victor Hugo, comme Lamartine, comme Lamennais, comme Balzac, comme Michelet, et peut-être avec une puissance d'intuition plus spontanée encore et plus profonde, plus humble et l'on oserait dire plus sincère que celle de ces grandioses confesseurs et témoins, l'écho sonore de toutes les aspirations du temps. Elle en subit les impressions, elle en épouse les tendresses et les violences. Elle découvre les secrets du siècle et ses forces nouvelles. Elle suit la courbe du romantisme, se laisse emporter au premier rang vers les contrées qu'il aborde. Elle est la première à saluer ses révélations, qui sont la terre, l'amour, le peuple, le peuple paysan et le peuple ouvrier, sa souffrance, son besoin d'unité, sa lutte. Dans sa magnifique ferveur, elle couve la naissance du socialisme ; elle n'abandonnera plus celui-ci, n'aura nul recul devant lui, saura lui demeurer fidèle. Car son amour est entier, son choix est définitif, son cœur est simple. Et elle sait être lucide et en même temps sans calcul et sans restriction : elle est naïve.

Naïve et naturelle, franche et bonne comme la nature. Dieu sait ce que, dans sa carrière sentimentale, cela lui a valu de mésaventures et d'épreuves. Elle est toute instinct, toute élan, pleine de l'égoïsme énorme des puissances paniques, et il faut combiner cela avec l'amer et stoïque comportement du monde. Ses folies et ses douleurs s'étalent parmi l'éclat contemporain, et elle doit, auprès des sages, des dandies, des observateurs, des confidents, guérir ses plaies et faire figure. C'est une chose émouvante et qui, sans doute, la grandit, que de voir comme elle conserve, elle, la faunesse débordante d'effusion et de faiblesse, l'amitié des forts et des solitaires, celle de Delacroix et celle de Flaubert. Ils sont à ses antipodes, mais ils l'aiment et la comprennent. La raison, en eux, et la mélancolie saluent cette image de la passion nue.

Certes, elle a commencé par écrire comme peut écrire la passion et comme la passion écrivait aux aurores de son siècle, c'est-à-dire avec cette fougue oratoire, déclamatoire et incantatoire, tout ce lyrisme échevelé, tous ces

orages qui enflèrent la prose française parmi les rochers et les clairs de lune. La même *Indiana* sut, par la suite, assagir son écriture, l'assouplir à de plus délicates harmonies et parfois même la faire pure et cristalline comme une eau de source. Pour qui sait se montrer sensible à la richesse et au pouvoir des voix romantiques, il est impossible de ne pas considérer George Sand comme un de nos plus grands écrivains.

George Sand est un immense concert. En ce premier souffle tumultueux confluent diverses sources sonores, et tout d'abord des origines germaniques, d'où cet air d'aristocratie fabuleuse et sauvage et tout ce panthéisme. *Consuelo* est le livre de notre littérature qui ressemble le plus aux œuvres du romantisme allemand. L'extraordinaire histoire ! Poétique, fantastique aventure et toute traversée de musique. C'est un roman musical, un roman d'éducation et de développement, tout pareil à ces cycles romanesques qu'on inventait au temps de Jean-Paul. Et derrière ce monde enchanté, on pressent un auteur semblable à une magicienne, un esprit étrange et supérieur, qui possède ses curiosités et ses secrets et se tient en communication avec les mystères. Dans *Spiridion*, la magicienne s'est faite abbesse, et les doctrines occultes se sont faites hérésie.

Mais une histoire, une histoire digne d'être contée, un conte, et, comme ils disent, un « märchen », ou aussi ce que nous appelons un feuilleton, un immense feuilleton avec ses suites et tout son flot qui se déroule, une histoire, enfin, n'est-elle pas le double visible d'une plus profonde énigme et le signe et le symbole d'on ne sait quelles enfouies mythologies ?

Il y a bien d'autres singulières histoires dans cette mine de Golconde, des nouvelles plus courtes et qui nous laissent tout le parfum du romantisme à l'état secret. Mais si la poésie attire cette créature, elle-même toute poétique, le siècle est là aussi, présent, qui l'appelle, et tous les problèmes nouveaux de la vie réelle. Une clairvoyante générosité inspire les romans socialistes, enrichie de je ne sais quelle tendresse romanesque, parée d'une ferveur, d'une noblesse délicieuses.

Ces romans socialistes, non pas romans sociaux, mais romans socialistes, il fallait une charmante et sérieuse pureté, une audace dans la pureté pour en créer le genre. Mais si neuf soit celui-ci, il reste dans une tradition qui est celle de la chevalerie, de la courtoisie galante, voire de *l'Astrée*. Avec une âme aussi riche en trésors et sonore que celle de George Sand, il ne faut jamais hésiter à remonter à des profondeurs. Ame poétique, donc toute vibrante d'harmonies et retentissante d'échos. Tant de candeur et de sentimentalité dans la façon de représenter ces conflits sociaux, ces inquiétudes sociales qui en sont à l'ère primitive, il est tout naturel qu'elles affectent l'air primitif des vieilles littératures, leur gentillesse, leur simplesse. Aussi ces romans sont-ils vrais, et en même temps d'une ingénue et fraîche extravagance. Oui, *l'Astrée* est encore tout proche de cette mémoire nourrie de rêves anciens et d'humanisme poétique. Et sous le signe des merveilleux bergers du Lignon,

nous allons à présent aborder les paysans berrichons et nivernais de George Sand, c'est-à-dire la part la plus célèbre de son œuvre, du moins celle que l'on croit connaître et qui, en fait et en vérité, mérite, aussi bien que le reste, d'être découverte.

Torrent de la Gargillesse, boucle de la Creuse, manoirs, étangs, forêts et vous, pays des maîtres sonneurs, quelles distances vous recouvrez ! Que de nuances et de contrastes dans vos sites ! Une observation méticuleuse et fervente distingue dans ces provinces de multiples et subtils caractères de langage, de mœurs, de croyances. Ce fabuleux pays qu'est notre pays, on peut le déployer en étendues vastes et variées, et il y a tant à y apprendre quand on suit le troupeau qui le parcourt, de lieu-dit à lieu-dit et du bercail au marché, ou, pas à pas, le compagnon du tour de France ! Ici encore, pour goûter la chanson de George Sand, il faut se faire une âme très ancienne et qui, dans le présent concret et réel, sait retrouver le rythme des pèlerinages, le débit des chroniques, le sens des coutumes et des rites.

Il y a une grandeur épique dans ces rustiques récits ; de ton et d'allure graves, de teinte transparente et qui, simples, religieux et forts, s'élèvent au-dessus de tout ce qu'on a pu produire en fait de littérature régionale et campagnarde. Ces gens parlent dans tout son caractère, mais sans niaisement patoisier une langue véritablement paysanne, c'est-à-dire homérique et virgilienne. Ils sont de leur village, comme les adorables fantômes de Nerval sont de leur Valois. Dans la préface de François le Champi, George Sand dialogue avec un personnage qui n'est autre que Pierre Leroux sur la difficulté que rencontre un artiste qui aspire à faire parler des paysans et à exprimer ainsi la réalité paysanne. Comment atteindre cette réalité sans tricherie, loyalement, intégralement ? Écoutons le dialogue entre ces deux grandes voix de Quarante-huit, si inquiètes de trouver l'accent juste pour dire une grande et religieuse réalité.

Les grands poètes de Quarante-huit ont révélé et mis à l'honneur, comme elle ne le sera jamais plus tard, la terre de France, les provinces de France, les fées de France présentes dans les travaux et les jeux de l'éternelle présence naturelle. Ce sont ces antiquités fabuleuses du génie populaire de notre race qu'explore le lyrisme de Quinet dans son *Merlin l'Enchanteur*. Ce sont elles que découvre Michelet avec sa soif des sources. Nos sources, sourcier passionné, sourcier, sorcier et frère des sorcières, il les cherche fiévreusement dans notre géographie comme dans notre passé, et sa résurrection du peuple français est une épopée féerique. Une quête ardente de chansons, de dialectes, de traditions provinciales et populaires, de vérités populaires, agite la science. Ce n'est pas sans raison profonde que Mistral, en 1859, dédiera *Mireille* au vieux Lamartine. Tout coin de France proclame son accent et chante sa légende. A cet hymne des terres, le génie tellurique de George Sand ne pouvait manquer d'accorder son luth. Elle est de la terre et elle est du peuple.



Le bruissement des feuillages druidiques, la mélodie des plus clairs ruisseaux du monde, la peine des âmes simples qui travaillent et qui aiment, tant d'innocence, tant de pure humanité, c'est à quoi est allée demander sa plus chère inspiration cette prêtresse de la passion, cette tumultueuse héroïne de la haute société romantique européenne, dont les merveilleux livres de souvenirs et de confessions nous retracent l'étrange existence, toute d'erreurs et de délires. Puissent Musset et Chopin, dans le ciel des amants tragiques, lui pardonner le mal que George a pu leur faire ! Il nous appartient de recueillir les éclats de cette explosion au point où ils se font, génie et générosité.

## VI DAUMIER

Poursuivons le portrait du Quarante-huitard et insistons à cet effet sur le sentiment de surprise et l'émoi qui le saisissent devant la révélation de la misère, de l'exploitation de l'homme par l'homme, de toutes ces conditions nouvelles qui suscitent une classe inconnue, terrible et pitoyable. Sans doute ce spectacle, spectacle obligé, irréfutable, dont on ne peut détourner la vue et qui impose d'urgents problèmes, porte-t-il aussitôt les esprits vers l'avenir. Et tous aussitôt de se mettre à penser et à chanter en termes d'avenir, à imaginer, à proposer, à prophétiser. Mais cette orientation vers l'avenir n'est si pressante que parce qu'elle naît d'une soudaine saisie du présent. Le Quarante-huitard est, dans son essence même, un moderne.

Nul n'a mieux vu cela, ne l'a mieux confessé et analysé que Baudelaire. Car Baudelaire a eu sa crise quarante-huitarde. Il a savouré «le goût infini de la République». Il s'est enflammé aux chansons de Pierre Dupont et leur a consacré une étude qui est une des pages les plus profondes et les plus ardentes de la littérature de Quarante-huit. Oui, le poète des *Fleurs du Mal*, le maître de la poésie pure a goûté les chansons de Pierre Dupont, a tressailli à leurs accents, s'est senti bouleversé devant tout ce qu'évoque, tout ce que traduit, tout ce dont proteste *le Chant des Ouvriers*, « cet admirable cri de douleur et de mélancolie ». Ceci doit nous amener à examiner un peu plus attentivement la complexité des théories de l'art pour l'art dont on prétend sommairement attribuer la paternité à Baudelaire et contre lesquelles, dans ce même essai, Baudelaire s'insurge : « La puérile utopie de *l'art pour l'art*, en excluant la morale, et souvent même la passion, était nécessairement stérile. » Et cela doit nous amener à mettre l'accent sur un Baudelaire méconnu, le poète des prostituées et des chiffonniers, des lugubres aubes parisiennes, de la rue, de la pesante et amère condition quotidienne.

C'est ce Baudelaire-là qui s'est fait le théoricien de la « modernité ».

Vivre dans le présent est extraordinaire. Accepter les conditions du présent, les regarder en face, s'en exalter, y découvrir une beauté, cela implique une

forme de sagesse amère et stoïque, une forme d'héroïsme. Ce sera l'héroïsme de l'artiste nouveau, de celui qui ignore les canons du passé et les évasions académiques, du « peintre de la vie moderne ».

Selon une formule reprise d'Edgar Poe, le peintre de la vie moderne est aussi «l'homme des foules». Il est le témoin secret, l'œil curieux et avide, l'œil espion qui passe parmi les trivialités, y cueille un trait rapide, une couleur, une physionomie, un geste. Il n'a pas besoin d'autres modèles. C'est là son école, l'école de la vie présente, actuelle, toute lourde de tragédies et de mystères. L'homme des foules, comme le feuilletoniste, est à l'affût des mystères, du grand mystère social. Et furtif, triste, passionné, à la fois fraternel et caricaturiste, il s'exalte des trouvailles qu'il a faites, qu'il emporte avec lui et qui fructifieront dans l'album intérieur de son imagination et de ses rêves ; et il s'enorgueillit de la solitude qui le garde au sein de l'énorme et mouvante foule ; il s'enorgueillit de son propre anonymat au sein de la foule anonyme.

Un puissant artiste a comblé le vœu de Baudelaire, a incarné le type de l'homme des foules. Ce n'était qu'un caricaturiste. Mais «l'homme des foules», justement, nous l'avons dit, est caricaturiste. Et la caricature, Baudelaire le proclame paradoxalement, est un art sublime. Ce n'était qu'un caricaturiste, un lithographe, le peintre et l'amuseur d'un moment. Mais ce moment est capital. C'est le présent, c'est la vie moderne dans son absolue tragédie et son absolue splendeur. Et cet artiste, Baudelaire le proclame aussi, aura été l'un des plus grands de tous les temps.

Il s'appelle Honoré Daumier et c'est l'un des hommes représentatifs de Quarante-huit. C'est lui l'homme des foules. Il peint les masses et il peint par masses. Ceci n'est pas un jeu de mots. Un grand artiste impose l'image de l'unité. La technique, le métier, le style d'un grand artiste s'identifient à sa vision du monde et sa vision du monde à sa conception du monde. Lithographe et sculpteur, Daumier voit les choses en noir et blanc, en épaisseurs, en masses vigoureuses qui tournent, tendent et s'efforcent. «Ce gaillard-là, disait de lui Balzac, a du Michel-Ange dans la peau. » Et il pensait au sculpteur que Daumier avait dans la peau et qui modelait des formes musclées et les signes obscurs de la peine. Daumier avait aussi du Rembrandt dans la peau, Rembrandt pour qui le monde est une matière sombre qu'éclairent un regard, un geste de pitié, un éclat arbitraire, une lumière spirituelle.

Ainsi Daumier peint-il les masses urbaines de son temps, la foule du théâtre et du wagon de troisième classe, les enfants qui sortent de l'école. Il les voit comme un tout, comme un ensemble dense, passivement occupé du spectacle de la scène ou de sa propre résignation, courbé dans son action moutonnaire. A peine si, dans cette masse, un éclairage soudain dessine une individualité, distingue une physionomie qui symbolise l'ensemble et indique ce que l'ensemble fait là et ce qu'il peut penser.

Aussi bien Daumier peut-il, dans la masse, choisir un personnage : il en fait aussitôt une masse même, toute noire, un tas d'argile et dont le geste seul, l'attitude, le mouvement expriment l'état, la condition et la pensée : tels les haleurs, crispés dans leur âpre labeur ; telle la blanchisseuse qui, la journée finie, et pareille à une ombre pesante, l'ombre du travail et de la fatigue, remonte des berges de l'île Saint-Louis, son ballot sous le bras, son enfant à la main. Et elle surgit à contre-jour, et la lumière est derrière elle, l'or vague et confus du crépuscule parisien.

Les personnages qui se particularisent dans la masse sociale ne sont pas seulement les travailleurs populaires ; il y a aussi, dans la foule, des personnages oisifs et vagabonds, véritablement anonymes ceux-là et qui ne parviendront jamais à avoir un nom, véritables hommes des foules, qui usent le temps et le perdent, et sur lesquels l'homme des foules, Honoré Daumier, arrête son œil fraternel : joueurs d'échecs, buveurs d'estaminet, et ces amateurs d'estampes, doux mannequins maniaques, qui, dans leurs longs paletots flottants, rôdent sur les quais, parmi les déchets et le bric-à-brac de la civilisation.

C'est ce formidable artiste au cœur ingénu, ce pur moderne, ce génial artisan, savant pétrisseur d'ombres et de reflets, qui, avec ses humbles lithographies, s'est par ailleurs jeté dans le combat de Quarante-huit et a exprimé, en d'immortelles images, tour à tour tragiques et comiques, la sainte colère du peuple français. N'est-il pas un moderne ? Il vit son siècle, et son siècle vit en lui. Tous les événements de son siècle retentissent en lui et animent sa main. Les agissements du roi retors, les hypocrisies, les injustices, les crimes du régime, le massacre de la rue Transnonain, les friponneries de Robert Macaire, à quoi succéderont les fanfaronnades policières de Ratapoil, tout devient, pour cet artiste qui est, en même temps et tout naturellement soldat du peuple, occasion d'un sarcasme qui est en même temps et tout naturellement un chef-d'œuvre. La lithographie, récemment inventée, est un genre qui convient à l'époque, parce qu'elle s'exécute rapidement, dans le vif de la passion, qu'elle se reproduit vite et se multiplie, qu'elle ne coûte pas cher, qu'elle marche de pair avec la presse, touche et fait l'opinion. Elle est une arme. Daumier emploie cette arme. Son génie épouse les conditions de son temps. Il est l'homme qu'il fallait avec les moyens qu'il fallait. Adapté à ses moyens, prompt à s'en servir avec le maximum d'efficacité et, en atteignant tout de suite à l'intensité suprême de l'expression, furieuse ou burlesque, à la perfection de l'art. Il se tient dans les limites de son temps présent, de son actualité, il est l'homme du seul Quarante-huit, et il est du même coup Michel-Ange et Rembrandt, Shakespeare et Molière.

## VII DE PROUDHON A MARX

Ce qui fait essentiellement la grandeur des Quarante-huitards, dans leur complexité et leur richesse intérieures et, disons le mot, leur désordre, c'est la volonté de constituer un humanisme. A cet effet, ils utilisent toutes leurs forces sentimentales ; c'est l'homme tout entier, avec toutes les réactions immédiates et passionnelles qu'excitent les conditions actuelles où il se trouve, qu'ils engagent dans un combat d'où doit sortir un homme nouveau et lui aussi entièrement homme. Dans leur hâte d'accomplir cette régénération, dans leur enthousiaste précipitation, ils négligent les moyens. Ils ne s'arrêtent point à d'attentives analyses des conditions. Ils éprouvent de la peine à traduire en termes de technique révolutionnaire leur intuition révolutionnaire. Sous l'effet de la révélation qui les a saisis, de la révélation de l'époque, de sa teneur moderne, de sa pressante actualité ils bondissent en avant. Ils ont vu la nécessité qu'implique le siècle, celle de passer du plan politique au plan social, de faire succéder à la conquête des libertés politiques celles des libertés sociales, d'émanciper le travail, de proclamer le droit au travail, de compléter les révolutions politiques par une révolution sociale : mais cette révolution sociale, ils distinguent mal comment elle peut s'accomplir. Et pourtant les masses sociales sont là, le prolétariat est là, douloureux, tragique, qui, à Lyon et à Paris, crie : « du pain ou du plomb ! » qui, dans le faubourg Antoine, chante les couplets du *Pain* de Pierre Dupont, qui, avec Louis Blanc, annonce, après la « révolution du mépris », la « révolution de la faim ». Ce sont ces *Clubs du désespoir*, ces « Soldats du désespoir », chantés par Gustave Leroy, qui se jetteront dans le sanglant guet-apens de Juin, savamment ourdi par une République soudain épouvantée d'elle-même.

Mais, dans leur inconséquence, leur précipitation et leur naïveté, les Quarante-huitards ont voulu une grande et haute volonté et rêvé un admirable, rêve et qui, pour nous, demeure vivace et gros de fructueux enseignements et de possibilités. Ce rêve, c'est celui de l'intégralité, de la totalité humaine. Tout ce à quoi ces réformateurs aspirent, et le mot revient sans cesse dans leurs propos, c'est une synthèse. Cette synthèse, ils la projettent immédiatement dans l'avenir ; ils voient tout de suite dans quel régime de fraternelle communauté humaine elle se réalisera, donnant ainsi satisfaction à tous leurs besoins spirituels et affectifs, épanouissant tous les aspects et toutes les ressources de toute la civilisation humaine. D'où la prolifération des utopies et ce trait distinctif du Quarante-huitard : il est un utopiste.

En face des utopistes, il faut en revenir aux hommes qui demeurent auprès de la masse, dans la masse, l'accompagnent dans ses vains soubresauts, se confinent dans le domaine d'une action encore vouée à l'échec, le domaine de la conjuration, de la conspiration et de l'insurrection, les premiers révolutionnaires professionnels : Barbès, beau, riche et généreux, le paladin de Quarante-huit ; Martin Bernard ; Raspail, médecin du peuple à la façon de Jean-Paul Marat et qui prétend, contre la cléricature et l'académisme médicaux, démocratiser la thérapeutique et la mettre à la portée de tous ; et enfin, la terreur du siècle, l'homme-hibou, le perpétuel emmuré, Blanqui.

Inflexible, muet, secret, redoutable alors même que tout le monde le sait dans les fers, il n'en sort que pour l'émeute et y est aussitôt rejeté. Il y a bien des choses à prendre pour nous dans sa *Lettre à Maillard*, critique profonde de la révolution de 48, et l'une des pages capitales de la littérature révolutionnaire. Le blanquisme restera longtemps la forme de l'esprit insurrectionnel français. Mais l'insurrection ne peut réussir. Et Juin, avant la Commune, sera une des plus profondes saignées que la bourgeoisie, se ressaisissant, aura faite dans la chair du prolétariat français.

Puissantes sont les ruses de la bourgeoisie. Elle sait tirer profit de ses contradictions mêmes, se reprendre lorsqu'elle est allée trop loin, transformer en soudaine et meurtrière férocité les réticences des parties avancées d'elle-même qui s'étaient abandonnées à trop de générosité. Il y aurait à analyser les raisons qui ont arrêté en chemin tant d'hommes de Quarante-huit, à commencer par Lamartine. En face du tableau de la suite de nos révolutions, il y aurait à analyser le mécanisme conscient et savant de la contre-révolution et à montrer comment Quarante-huit fut ce qu'un héritier, à sa façon, des Quarante-huitards, Charles Péguy, préfaçant la réédition, aux *Cahiers de la Quinzaine*, du *Prologue d'une révolution*, du grand quarante-huitard Louis Ménard, a si justement appelé « la perpétuelle utilisation du peuple par la bourgeoisie ».

La magnifique vitalité de l'esprit de Quarante-huit, son originalité, sa puissante énergie morale, sa complexité, et aussi ses incertitudes, ses inaptitudes, son inadéquation, sa maladresse pratique apparaissent particulièrement dans la figure et l'œuvre de Pierre-Joseph Proudhon. Cet homme singulier incarne toutes les fièvres et toutes les vigueurs de l'artisan français ; il incarne l'artisan français avec sa soif passionnée et chicanière de justice — la justice, cet idéal rayonnant qui aiguise l'esprit et gonfle le cœur. Et dans ses plus absurdes éclats, comme par exemple dans les fameux textes où il s'est mêlé d'esthétique et qui composent son ouvrage posthume, *Du Principe de l'Art*, on doit entendre la voix même de Caliban : une voix de moralisateur barbare, iconoclaste, prophétique et qui, au bout du compte, proclame de rudes vérités, les vérités qu'il appartient à Caliban de proclamer, les seules que les enfants de Caliban, sur les bancs de l'école de l'histoire, puissent peut-être entendre. Allons plus loin : il n'incarne pas seulement le

génie populaire français, mais le génie français tout court, et il est, une des grandes figures de notre littérature du XIXe siècle. Plongeant profondément ses racines dans notre sol, Proudhon, avec son éloquence qui coule de source et les brusqueries de sa pensée, sa logique, son goût du raisonnement, ses humeurs, ses sarcasmes, ses paradoxes incisifs, sa puissante légèreté, et jusqu'à ses défauts et ses limites, est un des écrivains qui expriment le plus exactement l'esprit de notre nation. Ce qui manquait au siècle, disait-il, ce n'était « ni un Mirabeau, ni un Robespierre, ni un Bonaparte ». C'était un Voltaire. Il a voulu être ce Voltaire, et il l'a été. Cette constatation marque l'authenticité de son tempérament, et aussi en définit les bornes.

De là qu'il ait fourni à la méditation et au scandale de son siècle ces formules retentissantes : la propriété, c'est le vol ; Dieu, c'est le mal ; le crédit peut devenir gratuit. De là aussi qu'il ait suscité la querelle et la critique de Karl Marx, esprit impitoyablement sérieux. Finalement, ce raisonneur sacrilège, ce révolutionnaire sincère et si naturellement farouche, cette intelligence méthodique aux lumineuses intuitions ne parvient pas à trouver le joint par où s'intégrer aux événements. Son anarchisme flagelle d'une même verge bourgeois et démocrates, le juste milieu et le jacobinisme. Ses *Confessions d'un révolutionnaire* distinguent, avec une amère et décourageante lucidité, les diverses étapes par lesquelles la montée révolutionnaire des événements de 48 s'est immédiatement muée en autant de réactions. Aussi ce métaphysicien demeure-t-il absent de la révolution de 48. Et lorsque, après le massacre de juin et alors que le peuple survivant, retiré dans son antre pour y panser ses blessures, refuse tout nouvel accommodement avec toute espèce de bourgeoisie, fût-elle libérale, lorsque la scission est devenue définitive entre le prolétariat et la partie avancée de la bourgeoisie, lui aussi, il se laisse aller à tendre l'oreille, avec ironie sans doute, mais aussi avec complaisance, la complaisance du désespoir, aux fallacieuses et équivoques promesses de la dictature.

Ici apparaissent les insuffisances de Quarante-huit. Tant d'élan, tant de génie, toute cette profusion d'énergie et d'imagination, tous ces débordements du cœur, tout cet humanisme dont il est si encourageant et si utile pour nous d'examiner les germes, tout cela se brise dans le désastre de Juin et dans la déchirante confusion qui s'ensuit. Les Quarante-huitards n'ont pas prévu, et peut-être ne pouvaient pas prévoir la forme nouvelle que, grâce à ses inépuisables ressources, prendrait la contre-révolution. Cette forme, elle l'a puisée dans la variété même des aspirations et des thèmes quarante-huitards. Car, somme toute, il est issu de Quarante-huit, ce trouble Prince-Président, avec sa glorieuse auréole napoléonienne, ses divagations sur l'extinction du paupérisme et, par-dessus le marché, sa légende de prisonnier : n'est-ce pas un captif, lui aussi, une victime et qui a traîné des songes à l'ombre des cachots ? Il ne faut pas s'étonner qu'un jeune écrivain hitlérien, Karl-Heinz Bremer, ait consacré une étude enthousiaste à Napoléon III, *le sozialistische*

*Kaiser*. L'ère des malentendus commence, et celle des escroqueries doctrinales. La scène de l'histoire est livrée aux ballets masqués et travestis. Les analyses historiques de Karl Marx ont démonté ce mécanisme des luttes de classes. Elles ont, avec une autorité jamais atteinte par aucun des témoins et des participants du drame de 48, suivi la marche de l'événement, mis au jour ses significations et ses possibilités, tiré la leçon de l'expérience vécue. C'est que la révélation de Quarante-huit est, aux yeux de ce penseur pour qui la pensée est action, une action en même temps qu'une révélation. Il est allé au fond des apparences et a produit un certain nombre de notions dont il est désormais impossible de se passer, la notion exacte du prolétariat et de son rôle, celle du capital, celle de la dialectique historique, enfin celle, si profonde et si précieuse, de l'aliénation. Cette dernière notion ne pouvait naître que d'un esprit essentiellement humaniste. Sa découverte et les conséquences qui en découlent constituent une affirmation d'humanisme. Karl Marx est un des représentants de l'humanisme quarante-huitard, et il ne faut pas oublier que le *Manifeste Communiste* de Marx et Engels parut en allemand à Londres en février 48. La rencontre de Marx et d'Engels s'est faite à Paris en 1844, et ce sont les agitations populaires françaises qui leur ont fourni le plus gros et le plus décisif de leur expérience.

« En Allemagne, disait Marx, on peut mesurer l'intelligence et l'affranchissement d'un homme à ses jugements sur la France. Plus l'intelligence d'un Allemand est confuse, plus servile sa façon de penser, plus son opinion de la France sera injuste et mal informée. Il traitera d'immorales la force et la grandeur d'une nation qui a conquis par toute l'Europe les libertés dont le monde jouit en ce moment, de froideur d'âme la suppression de la philistinerie qui règle sa conduite personnelle et il refusera de reconnaître à ces Français sans religion tout sens du bonheur familial. Qui comprend et estime les Français en Allemagne est déjà un esprit cultivé, un homme libre. » C'est en esprit cultivé, en homme libre et fort de l'intérêt passionné qu'il porte aux messages du génie français et aux progrès de la nation française en ces années extraordinaires, que Marx, homme de Quarante-huit, établit son système, ou plus proprement dit sa méthode. De cette méthode, le facteur essentiel et la fin sont l'homme, l'unité de l'homme, la réalisation de l'homme. « L'homme, dit Marx, est l'être le plus haut pour l'homme. » Ce que poursuit la révolution, c'est « le retour de l'homme à son existence humaine ». Et encore : « L'émancipation humaine ne sera réalisée que lorsque l'homme individuel, réel, aura absorbé le citoyen abstrait — lorsqu'en tant qu'homme individuel dans, sa vie empirique, dans son travail et dans ses rapports individuels, il sera devenu un être humain générique et, qu'ainsi il aura reconnu ses forces propres comme forces sociales et les aura organisées lui-même comme telles — lorsque par conséquent il ne séparera plus de lui la force sociale sous forme de pouvoir politique. »

Car cette fondation de l'homme ne peut se faire qu'en dépouillant l'homme des nuées, des abstractions, des illusions, en le rendant à sa nature d'être conditionné et conscient de ses conditions, d'être situé, concret, personnel, vivant et réel. Alors son unité s'accomplit, et du jeu des forces contraires, du jeu de cette particularité concrète et historique qu'est le prolétariat et de la pensée généralisatrice, de l'idée, sort la création vivante. « La philosophie ne peut se réaliser sans que le prolétariat disparaisse, le prolétariat ne peut disparaître sans que la philosophie se réalise. » Maxime décisive qui fait écho à cette aspiration de Pierre Leroux où l'on sent le philosophe de Quarante-huit aux prises avec les exigences de sa pensée et découvrant les communications de celle-ci avec le réel en acte : « Inspiré par le peuple, par les masses qui, seules vivent, le philosophe ne sépare pas sa destinée de la leur. »

Le Quarante-huitard a soif du contact de son esprit avec le réel, avec l'accomplissement du présent en avenir, du contact de son esprit avec les choses et les hommes, avec le temps, avec la terre, les circonstances et les productions de la terre. « Attachons-nous donc avec courage à la terre », s'écrie Jean Reynaud. Le Quarante-huitard, tout esprit religieux qu'il est, et somme toute parce qu'esprit religieux, transporte sa volonté de la transcendance à l'immanence. Il accomplit une laïcisation, une *profanation* de sa ferveur communiant. « S'il est vrai de dire, écrit Daniel Stern, que le socialisme semble au premier abord une extension du principe de fraternité apporté au monde par Jésus-Christ, il est en même temps et surtout, une réaction contre le dogme essentiel du christianisme : la chute et l'expiation. On pourrait, je crois, avec plus de justesse, considérer le socialisme, dans son principe général, comme une tentative pour *matérialiser* et *immédiatiser*, si l'on peut parler ainsi, le paradis spirituel et la vie future des chrétiens. C'est peut-être là accomplir la loi, mais c'est l'accomplir en l'abolissant. »

Et Ernest Renan : « Le grand règne de l'esprit ne commence que quand le monde matériel sera parfaitement soumis à l'homme... C'est ici-bas et non dans un ciel fantastique que se réalisera cette vie de l'esprit. »

De là pour l'intelligence, et pour celui qui fait profession d'intelligence, une obligation nouvelle : celle de s'intégrer, en la réfléchissant, en la pensant pour mieux l'instruire sur elle-même, à la marche combattante et libératrice du prolétariat.

Particulièrement enclins à cette nécessité sont, parmi les hommes de Quarante-huit, ceux que la lutte, alors particulièrement tragique, des nationalités pour leur émancipation, ou, en bref, les circonstances historiques de leur nation ont contraints à devenir des pèlerins sur la terre. Il était naturel que Karl Marx, l'esprit le plus clairvoyant et le plus décisif de Quarante-huit, fût un de ces exilés. Ils sont alors nombreux, ces hommes qui, rendus à leur plus étroite et nue condition d'hommes, emportent avec eux leur patrie, leur méditation, leur espoir, et n'ont plus que cela qu'il leur faut concrétiser,



incarner dans quoi ? Dans la chaude communion du prolétariat international. Cet éveil de la communion et de l'activité prolétariennes, c'est en France qu'ils le sentent plus proche, plus propice, plus vivant. Aussi l'activité des «Allemands de Paris» est-elle une des manifestations les plus précieuses de la verdeur de notre Quarante-huit. Après avoir entendu le témoignage de Karl Marx, nous pouvons évoquer celui de Henri Heine, prophétisant en 1843 : « Tôt ou tard la famille éparsée de Saint-Simon et l'état-major des Fourieristes passera à l'armée grandissante des communistes, prêtant leurs formules à la force brutale et jouant un rôle semblable à celui des pères de l'Église. » Quelques mois plus tard, Heine fait la connaissance de Marx et une amitié grave et compréhensive unira l'élégiaque et le doctrinaire. Devant l'avenir dont celui-ci déroule le tableau, les regards tendres du poète n'ont pas un frémissement de paupière. Lui aussi, mais par intuition et non par observation et raisonnement, a compris l'époque ; et il l'accepte avec une tranquille lucidité. Voluptueux, volontiers cynique, profondément, divinement frivole, il pourrait en détourner les regards. Mais cet *amor fali* qu'on retrouve dans tant de grandes âmes germaniques habite aussi la sienne, et «Hellène» qu'il se proclame sourit aux farouches et implacables «Nazaréens» et leur tend la main. Il a compris que ceux-ci possédaient le secret de la «langue universelle», dont les éléments «sont aussi simples que la faim, que l'envie, que la mort». Et sa gorge de rossignol n'hésite pas à rythmer le halètement terrible des tisserands silésiens :

Vieille Allemagne, nous tissons ton linceul,  
Nous tissons dedans la triple malédiction.  
Nous tissons, nous tissons!

## **VIII AUX MORTS DE JUIN**

Il est bon qu'ayant ouvert cette galerie de Quarante-huitards par un poète, nous la terminions sur un poète. Ainsi prétendons-nous marquer toute la résonance de Quarante-huit, tout ce que Quarante-huit comporte de lyrisme, d'humanisme, son vœu de totalité, la richesse de son orchestration et les chances que le socialisme a engagées, dès sa naissance, dans l'avenir de la culture humaine et des créations humaines. Mais il sied de jeter à présent un dernier regard sur ce qui est essentiellement l'objet et le sujet des transformations futures de l'espèce, son principal instrument et facteur : le prolétariat, et le prolétariat sous son aspect le plus vivant peut-être : le peuple de Paris.

M. Georges Duveau, dans un ouvrage récent, a dessiné la carte du peuple de Paris en 48, en suivant la ligne de feu de Juin et en marquant ainsi «la

frontière entre le Paris bourgeois et le Paris ouvrier». Sur les barricades du faubourg Poissonnière, nous rencontrons les mécaniciens de chemin de fer venus du village de la Chapelle et les ouvriers des ateliers de construction mécanique ; à la caserne de la Villette les charretiers, les charbonniers, les débardeurs ; dans le quartier Popincourt, les bronziers des Filles-du Calvaire, les ouvriers en articles de Paris, les ciseleurs, les mouleurs, les cambreurs, les cordonniers, les chapeliers, les taillandiers. Des menuisiers et des ébénistes se battront jusqu'à la mort dans le glorieux faubourg Antoine, derrière la formidable barricade surgie, dit le Victor Hugo des *Misérables*, « comme une levée cyclopéenne au fond de la redoutable place qui a vu le 14 juillet... ». Les dockers des quais et les ouvriers du chemin de fer d'Orléans occupent la Cité. Les chiffonniers de la rue Mouffetard et les carriers de Gentilly et d'Arcueil défendent la barrière d'Italie. Ce sont là les derniers Quarante-huitards, sur les cendres honnies desquels Louis Ménard a chanté son péan funèbre :

Puisque nos ennemis couronnent d'immortelles Le cercueil triomphal où  
reposent leurs morts, Pendant que sans honneurs, entassés pêle-mêle Dans la  
fosse commune on va jeter vos corps :

Recevez le tribut de nos larmes muettes.

Frères, nous suivrons seuls vos restes vénérés.

Et nous visiterons, pendant les nuits discrètes,

Le coin de cimetière où vous reposerez...

## Index

Balzac, 7, 11, 14, 18  
Barbès, 20  
Baudelaire, 17  
Blanc, 12  
Blanqui l'aîné, 4  
Bonaparte, 22  
Boyer, 12  
Bremer, 22  
Bret, 4  
Cabet, 12  
Carnot, 9  
Chateaubriand , 6  
Chopin, 17  
Comte, 9  
Considérant, 4, 7  
Constat, 10  
Corbon, 8, 10, 11, 12  
Daniel Stern, 13, 24  
Daumier, 17, 18, 19  
Delacroix, 14  
Deroin, 12  
Dessalines, 10  
Dupont, 17, 20  
Duveau, 25  
Engels, 23  
Esquiros, 10  
Flaubert, 14  
Fourier, 11  
François, 12  
Gauguin, 13  
Géricault, 10  
Gosset, 12  
Guépin, 4  
Guizot, 5  
Hegel, 9  
Hein, 25  
Hugo, 1, 2, 3, 4, 7, 9, 12, 14, 26  
Lamartine, 8, 14, 16, 20  
Lamennais, 6, 9, 13, 14  
Lemonnier E., 10  
Leroux, 7, 8, 12, 16, 24

Leroy, 20  
Litz, 13  
Marie d'Agoult, 13  
Marat, 20  
Marx, 8, 11, 20, 21, 22, 23, 24, 25  
Maurras, 2  
Ménard, 26  
Michelet, 9, 10, 13, 14, 16  
Michel-Ange, 18, 19  
Mickiewicz, 13  
Mirabeau, 22  
Mistral, 16  
Molière, 19  
Moreau, 12  
Musset, 2, 17  
Napoléon III, 22  
Nerval, 16  
Péguy, 20  
Perdiguier, 12  
Poe, 18  
Proudhon, 12, 20, 21, 22  
Quinet, 9, 13, 16  
Raspail, 20  
Rembrandt, 18, 19  
Renan, 9, 24  
Renouvier, 9, 10  
Reynaud, 8, 9, 24  
Robespierre, 1, 22  
Rolland, 12  
Rousseau, 1, 2  
Saint-Just, 1  
Sand, 2, 14, 15, 16  
Shakespeare, 19  
Sue, 7  
Toussaint-Louverture, 10  
Tristan, 12, 13  
Villefosse (de), 9  
Vigny, 9  
Villermé, 4  
Voltaire, 1, 21